

**Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913.**  
**Parcours : Modernité poétique ?**  
**Objet d'étude : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle**  
**Index thématique.**

<b>La modernité</b>	
Technologie moderne	
Monde industriel	
La ville	
Lieux réels	
Le quotidien	
<b>Le monde ancien, le passé et la tradition</b>	
L'antiquité	
La mythologie	
Influence romantisme du	
Influence symbolisme du	
<b>Poésie et universalité</b>	
La solitude	
La mélancolie	
L'amour	
Alcools	
Paysages	

# LE MONDE MODERNE

## Approche théorique

**Document 1 :** « La poésie du XIXe au XXe siècle : du romantisme au surréalisme – Pistes de travail », URL : <https://eduscol.education.fr>

Dans quelle mesure la ville renouvelle-t-elle la poésie aux XIXe et XXe siècles ? L'une des grandes ruptures de la poésie du XIXe siècle tient en effet à ce que l'on pourrait appeler un changement de lieu. La prise en charge du paysage naturel, l'héritage des bucoliques et géorgiques, qui caractérisaient la poésie romantique, ont peu à peu fait place à une exploration d'un monde urbain alors en pleine révolution, riche de potentialités poétiques nouvelles que la poésie avait abandonnées au roman. Tandis que Balzac mettait en lumière l'ambivalence d'un réservoir poétique comme celui de Paris (« *Comment aucun de nos peintres n'a-t-il pas encore essayé de reproduire la physionomie d'un essaim de Parisiens groupés, par un temps d'orage, sous le porche humide d'une maison ? Où rencontrer un plus riche tableau ?* », écrivait-il dès 1833 dans *Ferragus*) il fallut attendre Baudelaire pour que « *la rue assourdissante* » et « *l'homme des foules* » fissent pleinement leur entrée dans le genre poétique. [...] Pour en déplorer la dimension spleenétique, en condamner traditionnellement la figuration infernale, ou pour y puiser des rythmes nouveaux, l'énergique beauté des « *soirs de Paris ivres du gin/flambant de l'électricité* » (Apollinaire, « La Chanson du mal-aimé »), la ville après Baudelaire deviendra un territoire poétique à part entière, au point que les poètes ne se contentèrent pas de la décrire, mais proposèrent, de Baudelaire aux surréalistes, et au-delà chez Queneau, Jacques Réda ou Jacques Roubaud, une pratique de l'errance et de la déambulation comme expérience poétique dans tous les sens du terme. Des passages haussmanniens à l'art de se faire passant, l'errance ouvre à toutes les possibilités de tirer profit de la multitude et du labyrinthe : la ville est à la fois source d'inspiration et de création par la déambulation, mais aussi aventure intérieure, quête éperdue de la profusion et mouvement de dissolution subjective dans la multiplicité des possibles : « *Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe* » (Baudelaire, « Les foules »).

Il s'agira donc d'étudier comment la ville représente un nouvel enjeu poétique qui se traduit par une révolution des formes, des rythmes et des voix. Le passage à la prose peut de ce point de vue paraître chez Baudelaire exemplaire, quand « *la prose [...] assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme* » reconnaît dans la préface des *Petits poèmes en prose* que « *c'est surtout de la fréquentation des villes énormes, [...] du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant* ». Mais le passage d'un alexandrin canonique (« *À la fin tu es las de ce monde ancien* ») aux vers en bordure de verset dans « *Zone* » d'Apollinaire en représente un autre emblème. De la prose aux vers libres mais aussi aux vers métriques, la diversité des écrits d'Aragon finissant par reconnaître « *J'ai plus parlé de toi Paris que de moi-même* », montre cependant qu'aucune forme n'est imposée, et que l'opposition entre formes dites « traditionnelles » et modernité apparente du thème urbain suppose d'être considérée avec nuances. La ville suscite, ou réclame un renouveau de formes, l'invention d'une énergie nouvelle, l'éclatement des rythmes, dans une diversité inhérente à la modernité mais qui n'exclut aucunement le recours à la métrique, chez Apollinaire comme chez Queneau ou Aragon. Elle demande ou de s'abandonner à son énergie, ou d'extraire une beauté nouvelle qui peut passer par une redéfinition du rôle du poète, porte-voix unanimiste ou flâneur occupé à une esthétique du choc et de la rencontre fulgurante.

## Approche artistique

**Texte 1 :** Baudelaire, « Les foules », *Le Spleen de Paris*, 1869.

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.

**Texte 2 :** Rimbaud, *Illuminations*, 1873-1875.

Je suis un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville. Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument de superstition. La morale et la langue sont réduites à leur plus simple expression, enfin ! Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les peuples du continent. Aussi comme, de ma fenêtre, je vois des spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon, – notre ombre des bois, notre nuit d'été ! – des Erynnies nouvelles, devant mon cottage qui est ma patrie et tout mon cœur puisque tout ici ressemble à ceci, – la Mort sans pleurs, notre active fille et servante, un Amour désespéré, et un joli Crime piaulant dans la boue de la rue.